

1^{er} DIMANCHE DE L'AVEANT 2014

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ». C'est au moment d'être livré et d'entrer dans sa passion que Jésus fait cette déclaration, paradoxale. Paradoxale car il est clair pour lui que ce ne seront pas des paroles lestées par le triomphe terrestre du messie attendu. Ce seront des paroles furtives, confiées comme un testament à la mémoire de ceux qui l'ont connu, ses disciples. Un peu comme celles d'un Socrate. Des paroles du passé qui retentissent dans le présent avec un écho assourdi, celui de l'épaisseur du temps. Des paroles commensurables avec celles d'autres, plus récentes, celles du monde. Bref des paroles qui peut-être ne passeront pas mais dont l'écho, affaibli, dépendra de la vitalité de la communauté qui les porte et les fait siennes.

Mais on peut voir aussi dans cette déclaration le corollaire de la résurrection, attestation de la divinité de celui qui les a proférées. Oui, ses paroles ne passeront pas parce qu'elles ont été dites par le Verbe, par la Parole en personne, elle qui est depuis le commencement et pour l'éternité auprès du Père. Les paroles du Christ ne passeront pas parce qu'elles proviennent de l'Eternel. Elles ne font pas que traverser le temps, comme de simples paroles humaines, datées. A chaque moment de l'histoire des hommes, elles surgissent de l'éternité. Elles sont l'éternel dans le temps. Et en cela, elles sont de la plus haute actualité. Et pourtant ces paroles ne se confondent pas avec l'Eternel : les *verba multa* des Ecritures ne s'identifient pas au *Verbum unum* qui tout en s'étant incarné reste toujours auprès du Père. Elles proviennent directement de l'éternel mais ne coïncident pas avec lui : elles sont dans le temps. Dans le Christ, Dieu parle comme un homme.

Mais à la différence de paroles purement humaines, elles ne sont pas jugées par le temps : elles surplombent le temps. Du coup, si ces paroles peuvent être interprétées – comme toutes paroles humaines – elles ne peuvent l'être que par une instance qui participe à l'éternité de celui qui en est l'auteur. Cette instance, vous l'aurez reconnue, c'est l'Église, représentée par son magistère : « Qui vous écoute m'écoute » avait dit le Seigneur.

Il est bon de se souvenir de la singularité des paroles du Christ, des paroles de l'Écriture au moment où nous entrons dans un nouveau cycle liturgique. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ». L'évangile qui inaugure le nouveau cycle liturgique veut nous faire comprendre que sous le changement, le mouvement qu'imprime le temps à l'histoire, il y a l'immuable, ce qui ne change pas, ce qui est éternel. Les paroles du Christ fondent cette immutabilité parce qu'elles participent de cette éternité. C'est pourquoi, disait le 2^e concile du Vatican dans l'un de ses documents les meilleurs, le magistère n'est pas au-dessus de la parole de Dieu mais au-dessous ; il ne la juge, il la sert.

Il est bon aussi de se rappeler la singularité des paroles du Christ au lendemain de cette 1^{re} session synodale sur la famille qui a fait couler tant d'encre. « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare ». Voilà une parole qui ne peut pas passer, une parole sur laquelle l'Église, magistère compris, n'a pas de pouvoir. Sinon celui de la servir pour en faire resplendir la « bonne nouvelle » à un homme qui, au fond de lui, a le désir d'aimer et d'être aimé en vérité. C'est une « parole de la croix », pour reprendre l'expression de S. Paul, parce que le cœur des hommes s'est endurci et qu'elle nécessite une conversion. Mais c'est un point ferme, un repère en des temps incertains, dans un monde désinvolte, parce que celui qui l'a dite « sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme », tout simplement parce qu'il en est le créateur et que – si je puis me permettre – personne d'autre que lui en connaît mieux le mode d'emploi. Avec les chartreux nous pourrions dire de cette parole qui ne passera pas : « Stat crux dum volvitur orbis ». Mais c'est précisément la croix qui est le levier du salut donc du bonheur dans l'économie chrétienne.

Il est bon de se rappeler la singularité des paroles du Christ au lendemain de ces veillées pour la vie voulues en leur temps par Benoît XVI, au lendemain aussi de cette résolution parlementaire faisant de l'avortement un droit fondamental. « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » a dit le Seigneur. Là aussi l'Église, tout au long de son histoire, a

défendu la vie. Cette tradition ininterrompue n'a cessé, au cours du temps, de s'élargir, allant du « Tu ne tueras » biblique au refus de la culture du déchet cher à notre nouveau pape que S. Jean-Paul II appelait plus sobrement la « culture de mort ». De la dénonciation de l'infanticide, de l'esclavage et déjà de l'avortement qui sévissaient dans les temps antiques jusqu'à toutes les réalisations positives comme les hospices et les hôpitaux au service des pauvres et des malades, en passant par ses efforts récurrents pour contenir la rage guerrière des hommes. Aujourd'hui cette parole du Christ devient aussi une « parole de la croix ». Elle se heurte à la cécité de l'intelligence moderne, à l'engourdissement des consciences, sclérosées par la culture individualiste et hédoniste du confort. Oui, l'enfant à naître est bien une personne. Il n'y a aucune discontinuité ontologique entre ce que nous fûmes dans le sein maternel et ce que nous serons, après ce bref pèlerinage terrestre, dans l'éternité divine.

Le rejet de la vie à naître, nous le savons aujourd'hui, ne frappe pas que celui qui en est la première victime, mais aussi son entourage, à commencer par celle qui l'a portée. Je n'insiste pas. Mais j'attire votre attention sur le fait que ce drame n'a pas qu'une dimension philosophique ou psychologique, il a aussi une dimension politique, au sens originaire du terme. Il ne concerne pas que l'individu, il concerne aussi la collectivité. Et c'est là qu'apparaît, par parenthèse, la dimension prophétique de l'encyclique *Humanae vitae* de Paul VI : le refus de séparer la sexualité de la procréation oblige à rendre à la sexualité sa dimension sociale car une nation ne vit que de la volonté de renouveler ses générations. Quand on ironise sur l'Europe vieillie et frileuse comme une grand-mère, il faut peut-être rappeler un peu plus clairement que la cause principale en est le refus de la vie, dérivant lui-même de la mentalité contraceptive qui a fini par s'imposer.

Cette mentalité menace aujourd'hui la survie démographique de nos peuples et avec elle la transmission de leurs traditions, de leur culture, remparts contre l'atomisation de la société en ces monades closes sur leur bien-être. Ce danger a été analysé par le Pr. Brague et il n'est pas anodin. L'atomisation de la société conduit aussi bien au consumérisme et au règne de l'argent qu'à l'éviction de l'autre quand il n'est pas ou plus utile. C'est même la condition requise pour réduire l'être humain au statut de producteur-consommateur, puisqu'il n'est plus protégé de ses pulsions par les corps intermédiaires, naturels et normatifs, qui s'échelonnent de la famille à la nation, avec leur culture, sagesse de vie sédimentée au cours des âges et aujourd'hui volontairement rejetée comme obstacle à la manipulation des esprits, à l'affirmation de droits toujours plus centrés sur soi et en même temps commercialisables. C'est l'alliance entre libéralisme économique et libertarisme sociétal. Contre cette alliance funeste, il faut rappeler avec S. Jean-Paul II, le rôle positif de la nation et de son homogénéité culturelle, fondée sur l'histoire.

Oui, si le ciel et la terre doivent passer, et notre monde avec lui, les paroles du Christ, elles, demeurent pour toujours car il en va du salut de ceux qui peuplent ce monde passible et qui, pourtant, par grâce, ont les promesses de la vie éternelle.